

Etre au monde ou la fictionnalisation de soi dans l'adaptation cinématographique du comic book *American Splendor*.

Harvey Pekar, archiviste à l'hôpital des Vétérans de Cleveland, s'est vu en l'espace de quelques décennies propulsé au rang de porte-parole de l'Amérique des sans voix, celle qui, reléguée à des emplois subalternes dans de mornes villes industrielles, semble contrainte à l'anonymat et à l'ennui. Amateur de comic books, il décide un jour, las de son insignifiance, de mettre en scène son quotidien, scénarisé sous forme de vignettes. Après le succès auprès des membres de l'underground de la bande-dessinée américaine et des proches qui, eux-aussi, deviennent des personnages à part entière des planches autobiographiques créées, Harvey Pekar connaîtra une forme de reconnaissance de masse en étant l'invité récurrent du *Letterman Show* dans les années 1980. C'est paradoxalement cette récupération par les media, cette starification d'un auteur qui se voulait hors des représentations traditionnelles sociales, que dénonce l'adaptation cinématographique d'*American Splendor*. Le film retrace les non-événements de la vie d'Harvey qui conduisirent le jeune homme désabusé à devenir l'incarnation du chantre de la banalité et du quotidien morose. En ce sens, il constitue une réflexion sur les processus créatifs et les motifs conscients ou inconscients donnant naissance aux récits autofictionnels. Mais, l'adaptation cinématographique du célèbre comic book nous renseigne également sur la légitimation de la sérialisation de l'acte biographique par le public : celui-ci réclame la suite des aventures d'Harvey et l'usage de nouveaux medium (cinéma) pour la retranscrire en images et mots. L'auteur, qui ne s'appartient plus, finit alors par douter de sa réalité physique : les procédés filmiques d'*American Splendor* soulignent cette démultiplication de l'auteur en une multitude de doubles. Aux représentations d'Harvey Pekar extraites du comic book et insérées dans le film viennent s'ajouter des images d'archives sur lesquelles il figure, l'incarnation physique de l'auteur par l'acteur Paul Giamatti et la voix off d'Harvey Pekar qui commente le film dont il est le héros.

Cet article tentera de déterminer dans quelle mesure l'adaptation cinématographique d'*American Splendor* se veut une légitimation des processus autobiographiques -donc véridiques- à l'œuvre dans la création du comic book. Il se demandera également si l'adaptation de la bande dessinée ne pourrait pas être considérée comme une prequel à la genèse littéraire de l'auteur, offrant quelques clefs de lecture du cheminement intellectuel et existentiel d'Harvey Pekar. Enfin, les processus d'identification entre public (lecteurs et spectateurs) et personnages dans *American Splendor* seront étudiés afin de déterminer si l'héroïsation du banal et la valorisation du commun (du non-starifié) ont pu justifier la starification cinématographique.

I. Une adaptation qui légitime les processus autobiographiques.

VIGNETTE 2 : L'adaptation cinématographique d'*American Splendor* retrace les différentes étapes existentielles qui ont suscité ou encouragé la vocation d'écrivain d'Harvey Pekar. Elle représente une tentative de narration autobiographique auprès d'un public qui ne connaît pas forcément l'œuvre originelle. Le sous-titre du film aurait pu-être « Tout ce qui est arrivé dans le film est la reconstitution de faits réels. » Cette chronologie de faits véridiques illustre le cheminement intellectuel et artistique d'Harvey. Il montre que la naissance du comic-book *American Splendor* peut être attribuée à un manque d'adéquation entre un public individuel - l'auteur, lui-même

amateur de bande-dessinées- et les productions de ce type avant la genèse littéraire d'Harvey Pekar.

VIGNETTE 3 : Représentant de l'Amérique prolétarienne, employé dans l'administration publique, fan de jazz et chroniqueur dans des revues ultra-spécialisées, Harvey Pekar ne se reconnaissait pas dans les modèles de super-héros triomphants et patriotiques proposés dans des comic-books, qui jusqu'à l'avènement d'autres productions plus réalistes, offraient une vision manichéenne de l'existence. VIGNETTE 4 : Une séquence du film qui met en scène un repas partagé par Harvey et Robert Crumb, l'auteur et dessinateur de *Fritz the Cat*, reprend peu ou prou ces mêmes propos et constitue le credo de l'auteur. Les frustrations exprimées par Harvey Pekar, partagées par de nombreux lecteurs, expliquent le succès d'*American Splendor*. Il existait une niche de lecteurs potentiels désaffectée par les créateurs de comic-books. Des milliers de personnes, hommes et femmes, pouvaient éprouver du plaisir en établissant un parallèle entre leur propre quotidien et les tranches de vie sélectionnées par Harvey.

VIGNETTE 5 : Cependant, le film *American Splendor* n'est pas l'adaptation d'un ou de plusieurs albums créés par Harvey Pekar. Certes, certaines cases se retrouvent reproduites telles quelles à l'écran. Parfois, l'image se matérialise en case pour signifier au spectateur que la situation représentée à l'écran l'a également été à l'écrit. La filiation entre le film et la bande-dessinée est donc manifeste. Cependant, une succession de situations banales décrites par Harvey suffisaient-elles à capter l'attention du public dans un format cinématographique ? VIGNETTE 6.

VIGNETTE 7 : Si le film continue de broser le quotidien d'Harvey, il met en lumière les processus créatifs de l'auteur. Le film est donc construit à partir de la superposition des deux œuvres afin de donner naissance à un objet transgenre, à mi-chemin entre l'adaptation cinématographique d'une bande-dessinée sérialisée et le documentaire sur l'homme –Harvey Pekar-, son œuvre-*American Splendor*- et sa vie. Les multiples commentaires d'Harvey contribuent à faire du film *American Splendor* un work-in-progress qui réduit la distance entre le double fictif de l'auteur, les personnages représentés et décrits par l'auteur et ces mêmes personnes dans la vie réelle.

VIGNETTE 8 : Le work-in-progress constitue un méta commentaire sur l'action décrite dans les bandes-dessinées, les velléités d'écriture de l'auteur par le passé, ses divers déboires avant la publication du premier opus et le quotidien de l'auteur et de ses proches pendant le tournage du film.

VIGNETTE 9 : Le dédoublement schizophrénique inhérent à la fictionnalisation de soi est matérialisé à de multiples reprises dans le film. On peut donc se demander si en acceptant l'adaptation cinématographique de son œuvre, Harvey ne se serait-il pas dépossédé de son double ?

VIGNETTE 10 : Cependant, cette renonciation à soi qui se traduit par la délégation du soin de le représenter à d'autres que lui, était déjà présente dans la bande-dessinée. Aucun album n'a été illustré par Harvey Pekar qui affirme ne pas savoir dessiner. Cependant, Harvey, en gardant le contrôle de la narration -il est l'auteur exclusif de ses bandes-dessinées- réaffirme sa volonté d'être au monde et d'imposer sa vision sans se soucier de l'image que d'autres peuvent se faire de lui. Exister coûte que coûte, transmettre sa vision, voici, semble-t-il la raison de vivre d'Harvey Pekar. Sa constante apparition sur le set du tournage souligne implicitement qu'il est resté maître de son

histoire. Dépossédé de son image certes mais parvenant à imposer sa célébration du réel, une réalité où la confrontation au banal, parfois tragique ou héroïque, est toujours digne d'intérêt. Cependant, en multipliant les apparitions d'Harvey à l'écran, le film souligne également l'insoutenable paradoxe du porte-parole qui dénonce les affres de la célébrité.

II. L'héroïsation du banal.

a) L'insoutenable paradoxe du porte-parole qui dénonce les affres de la célébrité.

VIGNETTE 11 : Lorsqu'Harvey Pekar décide de mettre en image sa vie de modeste employé à l'hôpital des Vétérans de Cleveland, il choisit d'intituler ses pérégrinations philosophiques et existentielles « *American Splendor*. » Son nom ne figure pas dans le titre de l'œuvre narrant son quotidien et ses combats. Cette absence de référence autobiographique illustre deux désirs en apparence contradictoires : la volonté de revendiquer un statut d'anonyme coupé de la célébrité et le désir d'endosser un rôle de porte-parole, d'incarner et de rendre visible une certaine idée de l'Amérique.

VIGNETTE 12 : Ces aspirations duelles constituent le paradoxe de la démarche entreprise par Harvey Pekar : être soi, sans jamais devenir un stéréotype reconnaissable entre tous les autres. Le comic-book dont est extrait le film constitue une dénonciation des méfaits de la starification du réel qui impose des modèles identitaires à des individus qui vont s'identifier à des produits de l'industrie culturelle servant des intérêts financiers qui s'accommodent mal du pouvoir de l'imagination.

VIGNETTE 13

Le début du film voit un jeune Harvey quémendant des bonbons aux portes de ses voisins, flanqué d'autres enfants, qui contrairement à lui portent un déguisement en cette soirée d'Halloween. Lorsque le jeune Harvey revendique le droit d'être « déguisé en lui-même » face à une voisine médusée refusant de lui offrir des sucreries, il devient la risée de ses petits camarades. Les saynètes d'*American Splendor* racontent avant tout un combat, celui d'un homme qui clame sa liberté d'exister en dehors de tout discours normatif. Mais ce type de comportement engendre solitude et peut conduire à la marginalisation. Le plan séquence qui fait suite à la scène inaugurale voit un Harvey Pekar marcher seul dans les rues de Cleveland, sa ville natale, en marmonnant une remontrance adressée à un ennemi anonyme, qui n'est finalement pas un mais multiple et renvoie à un générique « la société. » (Séquence Halloween) VIGNETTE 14.

VIGNETTE 15 : Si Harvey semble être le prototype de l'anti-héros, seul contre tous, incompris de la société, il peut néanmoins se targuer d'appartenir à un milieu culturel : l'underground américain, régi par ses propres codes et icônes telles que Robert Crumb. Harvey ne souffre donc pas d'une quelconque mise à l'index ou mais d'une visibilité limitée. L'adaptation cinématographique d'*American Splendor* comporte de nombreuses adresses directes au public. Si ce procédé a pour but de créer un lien de complicité avec le spectateur, il est également utilisé pour expliciter les intentions de l'auteur du comic-book (ie Harvey Pekar lui-même) quant aux destinataires de son récit. La duplicité des apparitions du vrai Harvey Pekar est de nous faire croire que l'adaptation d'*American Splendor* n'a pas vocation à devenir commerciale. Le film prône donc une vision élitiste du public : le monde d'Harvey Pekar n'est accessible qu'aux individus qui, même étrangers à *American Splendor*, en possèdent les codes narratifs, philosophiques et ontologiques. VIGNETTE 16 : Le processus créatif repose donc sur des stratégies d'intégration et d'exclusion de publics potentiels. Il célèbre aussi une

identification revendiquée et assumée entre le créateur, Harvey, et j'ose dire ses disciples, ses lecteurs et maintenant les spectateurs potentiels.

Une adaptation cinématographique revêt souvent deux intérêts majeurs. Elle permet d'augmenter la visibilité de l'œuvre d'origine et d'augmenter sa réception à travers une diversification des publics. L'adaptation peut également constituer un hommage à l'œuvre d'origine. Cet hommage pourra revêtir différentes formes : une fidélité linguistique et chronologique qui reproduit à l'identique le marquage énonciatif et temporel du récit originel ou une réinterprétation de l'œuvre.

VIGNETTE 17 : L'adaptation d'*American Splendor* s'inscrit dans cette double démarche. Rappelant par une série de procédés techniques (inserts de cases ou de bulles, coloriage d'images, fondus enchaînés qui rappellent pages qui se tournent) la nature de l'œuvre originelle, elle n'en demeure pas moins une réinterprétation partielle de l'œuvre d'origine qui compte plus d'une trentaine de bandes-dessinées. Cependant, si le réalisateur a dû procéder à une sélection des récits et concentrer l'action du film sur les événements retraçant la genèse intellectuelle et créative de l'auteur, il a tenté de rester fidèle au credo d'Harvey Pekar qui apparaissait en sous-titre de chacun de ses albums. « Ordinary life is pretty complex stuff. » devient la maxime du film comme le prouve la séquence au supermarché. VIGNETTE 18 : at the supermarket. VIGNETTE 19.

VIGNETTE 20. Deux documentaristes - Shari Springer Berman and Robert Pulcini- sont aux commandes d'un film kaléidoscope. Tourné entièrement à Cleveland, lieu de naissance et résidence d'Harvey Pekar, l'adaptation cinématographique se présente comme une collaboration entre le créateur et ses fervents admirateurs. Seul réel maître à bord, Harvey Pekar qui se réclamait de la famille des conteurs naturalistes tels que Theodore Dreiser, devient la star et le réalisateur du film, cabotinant à l'écran. Se dédoublant en personnage de comic-book au début du film, Harvey affirme, enfermé dans une des cases de son histoire, n'être qu'un « nobody guy » ayant eu une éducation « moyenne » qui lui a permis d'occuper des emplois « minables »

VIGNETTE 21 : Pourtant, cet éloge de la médiocrité est contredit par le choix des récits mis en image. L'adaptation cinématographique devient un récit initiatique qui montre le cheminement d'une grande âme méconnue et sous-estimée luttant contre la doxa et ses propres limitations. En ce sens, le film, paré de vertus édificatrices, affiche une ambition d'enseigner le public tel un manifeste. Selon Bourdieu, faire le récit de la vie d'un individu conduit inexorablement l'enquêteur chargé de reconstituer une succession d'événements significatifs à concevoir la vie comme une trajectoire avec un début, une fin et de multiples changements qui donnent sens au mouvement existentiel. *Les comic-books constituent autant de preuves formelles de la vie d'Harvey que de témoignages sur les événements qui rendent sa personnalité significative pour un public de voyeurs-lecteurs.* Bourdieu affirme : « Les événements biographiques se définissent comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social (...) On ne peut comprendre une trajectoire (c'est-à-dire le vieillissement social qui, bien qu'il l'accompagne inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée, donc l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré — au moins, dans un certain nombre d'états pertinents du champ — à l'ensemble des autres agents engagés dans

le même champ. »¹ L'exemplarité de la vie d'Harvey relève de sa confrontation avec les autres acteurs du champ social, ceux qu'il n'a cessé de détester et de mépriser.

VIGNETTE 22 : Cependant, à revendiquer son singularisme, on risque de voir son identité réduite à un stéréotype ou une somme de particularismes. La dénonciation des affres de la célébrité constitue la deuxième inscription autobiographique du film *American Splendor*.

b) Les dangers de la récupération médiatique : quand caricature rime avec légitimité.

Harvey Pekar affirme : « I'm a character in a celebrated underground comic-book. (...) Different artists draw me all kinds of ways. Hey, but I'm also a real guy. (...) If you're wondering how a nobody guy like me could end up with so many incarnations, pay attention. » Harvey Pekar n'est rien et c'est finalement en se dédoublant dans une bande-dessinée qu'Harvey naît à lui-même et acquiert une forme de légitimité identitaire. C'est en rendant publique la médiocrité de son existence et en acceptant d'y faire face avec autodérision qu'Harvey reconquiert une légitimité d'acteur social. Sa colère muette et son impuissance – toutes deux symbolisées par la perte de sa voix- n'ont plus lieu d'être car Harvey a désormais un rôle public à jouer : VIGNETTE 23.

VIGNETTE 24 : L'adaptation d'*American Splendor* retrace les épisodes mythiques et pourtant réels qui ont permis à Harvey Pekar –devenu chantre de l'Amérique prolétaire- d'affronter une des incarnations du pouvoir médiatique : David Letterman.

Lorsque les relations entre le présentateur de NBC et Harvey Pekar sont analysées, le film revendique sa dimension documentaire historique. Les acteurs interprétant Harvey et Joyce font place à des images d'archive, preuves de la véracité des dires d'Harvey. La petite histoire qui aurait pu être embellie ou créée de toutes pièces par un employé acariâtre et revanchard, croupissant dans une ville de la Rust Belt est bien réelle. Le film met en scène la première visite d'Harvey Pekar à NBC. Un regard historique se superpose au regard fictionnel. On voit Paul Giamatti dans une longue séquence, la caméra se tourne vers l'actrice interprétant Joyce qui regarde la télévision où apparaissent des images d'archives. VIGNETTE 25.

VIGNETTE 26. La rencontre finale entre un Letterman goguenard et un Harvey révolté prend soudainement des allures de combat entre un Goliath fringant et un David écrasé sous le poids des quolibets lui étant adressés par des newyorkais étrangers au monde des laissés-pour-compte de l'Amérique industrielle. Cependant, pour exister sur la scène médiatique, pour que son discours hors-norme soit audible, Harry doit se compromettre en endossant le rôle que le public et les dirigeants de la chaîne lui ont attribué. Il doit se déguiser en lui-même jusqu'à la caricature. VIGNETTE 27. Ainsi, les entretiens accordés à David Letterman pour des raisons purement financières (passer à la télévision paie plus que vendre des comic-books lors de conventions) constitueront une forme de trahison des valeurs originelles –intégrité artistique, non-conformisme assumé et non calculé, indépendance d'esprit- de la bande-dessinée. Les proches d'Harvey Pekar dépeints dans les bandes-dessinées deviennent elles-aussi aussi des victimes consentantes de cette déferlante médiatique.

¹ « L'illusion biographique » in : *Actes RSS*, N° 62/63 (Thème "L'illusion biographique"), pp.69-72.

VIGNETTE 28 : Toby Radloff, collègue atteint d'un syndrome asperger, devient l'icône des nerds. Le véritable Harvey Pekar commente, amer, les images d'archives de la chaîne MTV, où son ami apparaît. (séquence nerd) Si dans la bande-dessinée, la revendication identitaire était vécue de manière libre et éclairée –Toby réussissait à convaincre Harvey de le conduire à plus de 260 miles de Cleveland pour voir le film *Revenge of the Nerds*- les images d'archives présentes dans le film, viennent renforcer la dénonciation des méfaits de la célébrité entreprise par Harvey Pekar à l'écrit. Le mérite de l'adaptation cinématographique d'*American Splendor* est d'avoir permis à la bande-dessinée autobiographique d'acquérir une légitimité historique renforçant la dimension didactique des saynètes croquées par Harvey. VIGNETTE 29.

VIGNETTES 30-31 : Le film *American Splendor* permet de faire coexister plusieurs regards : celui de l'auteur qui commente les tranches de vie autobiographiques narrées à l'écrit et aujourd'hui portées à l'écran et celui d'un public acquis à la cause d'Harvey Pekar, qui, à travers la vision de réalisateurs ayant choisi le parti-pris du documentaire-fiction, font de l'œuvre d'Harvey Pekar un récit au caractère édifiant. La légitimité culturelle d'*American Splendor* est de s'inscrire dans un mouvement identitaire identifiable historiquement et socialement : celui de l'underground auquel correspond un type de public particulier qui partage les codes narratifs et la représentation du monde utilisée par l'auteur. Le cheminement intellectuel et humain de l'auteur est mis en exergue pour faire des multiples media caractérisant la splendeur américaine incarnée par Harvey Pekar des supports permettant au lecteur-spectateur de vivre une expérience initiatique proche des Bildungsroman. Enfin, le film vient renforcer la constitution d'une mémoire collective entretenue par les acteurs de cette épopée personnelle et communautaire (Harvey Pekar, sa femme, son collègue nerd, les habitants de Cleveland). Les images d'archive permettent de diminuer la distance réflexive qui pouvait exister entre la représentation fictionnelle et l'histoire personnelle d'Harvey Pekar. Celle-ci gagne en universalité et devient une histoire communautaire ravivée par le visionnage de preuves historiques (les images télévisuelles) et la commémoration communautaire. Le film offre en contrepoint une légitimité historique à un individu qui, ayant vaincu le cancer mais arrivé à l'orée de sa vie, peut enfin léguer son existence en partage.

VIGNETTES 32-33: « it just seemed real implausible that someone would wanna spend even as little as a million dollars on a movie based on a comic book that sold a couple of thousand issues a year (...)when I went on Letterman's show, the main reason I went on his show was to improve the circulation of my book and find more customers.. But I didn't... the sales did NOT improve. But, with the movie they DID improve... I dunno, the movie made a bigger impact than my appearance on Letterman I guess ... It got hundreds and hundreds of reviews and... I'm not taking credit for it, but it was a pretty good movie and it won a Sundance Award. »